

journal, puisque l'agriculteur, nous ne craignons pas de le dire, doit bon gré malgré soustraire chaque jour à ses autres travaux, au moins quelques quarts d'heure, qu'il consacra à la lecture des nouveaux procédés, des nouvelles inventions, etc. Sans cela, il décevra éternellement là où il en est, et par là même là où il en était quelques années après la colonisation du pays. Nous ajoutons que l'agriculteur Canadien, qui ne s'instruira pas, cet agriculteur devra dégénéraler, et bientôt la force même des choses l'amènera au degré le plus inférieur possible. Ce que nous disons là, il nous est facile de le prouver. L'histoire renferme une foule d'exemples à l'appui de notre avancé. Mais pourquoi chercher si loin? de nos jours, au moment où nous parlons, un peuple immense, une nation des plus nombreuses, la nation chinoise, est un exemple vivant de ce que nous disions tout à l'heure. Elle n'a pas voulu recevoir les lumières de la civilisation, elle s'est isolée du monde entier, et dans son orgueil elle a cru qu'elle savait tout. Eh bien! regardez-la et voyez où elle en est. Elle est le jouet des premiers aventuriers qui débarquent sur ses côtes; elle est forcée, cette grande nation, de plier la tête devant quelques centaines de soldats anglais, elle obéit pour ainsi dire comme un enfant, elle est la vassale de la Grande-Bretagne. Et d'où vient un pareil état de choses? Il vient de ce que les Chinois n'ont pas voulu s'instruire; ils s'étaient dit: "Nos pères ont bien vécu tels qu'ils étaient, faisons de même!" L'événement fait voir s'ils ont eu raison.

Pour nous Canadiens, il nous est impossible de demeurer plus longtemps étrangers aux découvertes agricoles. Notre position est toute exceptionnelle; nous sommes avoisinés par des hommes de la plus grande énergie; des hommes sans rivaux pour l'esprit d'entreprise, par des hommes qui ont adopté et qui adoptent tous les jours les meilleurs procédés qui viennent leur connaissance. Eh bien! si nous nous obstinons à refuser d'ouvrir les yeux sur notre état, si nous nous obstinons à garder notre système d'agriculture tel que nous l'avons, sans le changer, sans le modifier, nous sommes perdus; dans quelques années nous ne serons plus ce que nous sommes; la ou nous sommes les maîtres, là où nous serons les serviteurs de ceux qui nous auront supplantés. Ainsi donc il est de la plus grande importance, d'une importance vitale pour nous de ne plus différer à recevoir l'éducation agricole. Nous devons nous y adonner de toutes nos forces et avec le plus d'énergie possible; l'encouragement que cette publication reçoit à toute heure est là pour nous en donner l'assurance.

Ce serait manquer à un de nos principaux devoirs, que de taire un fait bien beau et bien grand. Ce fait est celui de la partie jeune et instruite de notre population. Cette classe si intéressante de la société a compris quel rôle elle devait jouer dans l'entreprise de la Société d'Agriculture du Bas-Canada. Elle a compris qu'elle ne devait pas demeurer inactive, et les jeunes gens ont fait ce qu'ils devaient. Ils se sont bien dit que les principes émis dans le *Journal d'Agriculture*, que les recommandations qui y sont faites, etc., ils ne peuvent les mettre en pratique, en user par eux-mêmes; la raison, c'est qu'ils se sont consacrés à des branches d'industrie ou à des professions différentes de celle de l'agriculteur. Néanmoins, ils ont de suite compris qu'ils devaient quelque chose à la société, qu'ils devaient travailler au bien général et surtout à l'avancement de l'agriculture, et ils sont venus en grand nombre mettre leurs noms sur nos listes de souscriptions. Nous les en remercions au nom de la classe si nombreuse des agriculteurs, au nom de la Société d'Agriculture du Bas-Canada qui suit avec intérêt leurs efforts en tous genres. Qu'il nous soit permis toutefois d'espérer que ceux d'entre nos jeunes compatriotes, qui ne se sont pas encore joints à cette Société, s'empresseront de le faire bientôt, et imiteront ceux qui viennent de le faire.

LA LETTRE DU DUC DE WELLINGTON.

L'Angleterre est émue en ce moment autant, et plus peut-être, que si Napoléon campait encore à Boulogne, attendant de la fortune et de la résolution de ses armées quarante-huit heures de domination dans le détroit, pour jeter sur la plage de Douvres les cent soixante mille soldats dont il dispose. C'est qu'au dire de quelques hommes spéciaux, l'application de la vapeur aux navires armés a changé toutes les conditions essentielles de la navigation, et rendu facile un débarquement sur un littoral que ne protégeait point des fortifications ou une armée de ligne nombreuse. C'est que le premier homme de guerre de la Grande-Bretagne, lord Wellington, a laissé rendre publique une lettre écrite par lui, le 9 janvier 1847, à sir Ch. Burgoyne, dans laquelle il exprime ses appréhensions les plus vives sur la faiblesse numérique de l'armée anglaise, sur la désorganisation de la milice, sur l'insuffisance des arsenaux, et sur la grande facilité d'atterrissement que les côtes de Sussex présentent à un ennemi nombreux et résolu. Voici les passages principaux de cette lettre que son auteur lui-même ne croyait probablement pas destinée à un retentissement aussi général et aussi grand.

"Strathfieldsaye, le 9 janvier 1847.

"Nous sommes réellement attaqués, au moins exposés à être insultés, à être mis à contribution sur tous les points de nos côtes, c'est-à-dire la côte (y compris le canal) de ces îles qui, depuis l'époque de la conquête normande, n'ont jamais été envahies. Vainement je me suis efforcé d'appeler l'attention des diverses administrations sur cet état de choses, j'ai bien connu de nos voisins que de nous-mêmes. Nous n'avons de défenses ni d'espérance de défense que dans notre flotte. Dans notre position actuelle, avec nos arsenaux maritimes n'ayant pas la moitié des garnisons qu'ils devraient avoir, 5,000 hommes de toute armée ne pourraient pas être levés, s'il en était besoin, sans laisser en service non interrompu tous les employés, même les gardiens des palais et de la personne de la souveraine.

"Je calcule qu'au moment où une guerre serait déclarée, il nous faudrait les garnisons suivantes: les du canal (en sus de la milice de chaque île, bien organisée, équipée et disciplinée), 10,000 hommes; Plymouth, 10,000; Milfordhaven, 5,000; Cork, 10,000; Portsmouth, 10,000; Douvres, 10,000; Sheerness, Chatham, la Tamise, 10,000. Supposons la moitié de toutes les forces régulières du pays stationnées en Irlande, cela donnerait à peine la moitié de la garnison pour Cork; il faudrait tirer le reste de la moitié de toutes les forces irrégulières stationnées en Angleterre. Toutes les forces irrégulières en Angleterre et en Irlande ne donneraient pas le chiffre d'hommes suffisant pour la simple défense et l'occupation (en cas de guerre) des travaux construits pour la défense des bassins et des arsenaux maritimes, sans laisser un seul homme disponible. Je n'ai pas cessé de

demande la levée, l'incorporation, l'organisation et l'instruction de la milice dans les trois royaumes sur le pied de la dernière guerre; cela donnerait une masse compacte de forces organisées de 150,000 hommes. Avec son aide, nous pourrions établir la force de notre armée. Ceci, avec une augmentation des forces de l'armée régulière, qui ne coûterait pas 400,000 liv. st., constituerait pour le pays une grande force, et, tout vieux que je suis, je me chargerais avec cela de sa défense.

"Mais dans notre position actuelle, et s'il est vrai que la flotte seule ne suffirait pas pour notre défense, nous n'avons pas de sécurité pour une semaine après une déclaration de guerre. J'ai bien des fois reconnu toutes les côtes, à partir de Northforeland par Douvres, Folkstone, Beachy-Head, Brighton, Arundel, jusqu'à Selsey-Hill, près de Portsmouth, et j'ai déclaré qu'à moins d'être immédiatement sous le feu du château de Douvres, il n'est pas une place sur la côte où l'on puisse débarquer de l'infanterie avec quelque marine, quelque vent et quelque temps que ce soit. Ainsi débarqué, ce corps d'infanterie trouverait, à la distance de 5 milles, une route jusqu'à l'intérieur du pays. De Northforeland à Selsey-Hill, il y a sept petits ports ou embouchures de rivières sans défense; un ennemi, après avoir débarqué son infanterie sur la côte, pourrait s'en emparer, sa cavalerie et de l'artillerie de gros calibre et y établir ses communications avec la France.

"Le point de la côte le plus voisin de la métropole est sans aucun doute la côte de Sussex, du côté de l'est et de l'est-sud de Beachy-Head et jusqu'à Selsey-Hill. Il n'y a pas moins de douze grandes routes conduisant de Brighton à Londres, et l'armée française serait bien changée depuis le temps où je la connaissais mieux, si elle ne comptait pas quarante chefs d'état-major général capables de régler la marche de 40,000 hommes vers la côte. Leur embarquement avec chevaux et artillerie de divers ports de France, leur débarquement sur les points indiqués de la côte d'Angleterre, le débarquement de l'artillerie et de la cavalerie dans les ports désignés, et la concentration dans diverses colonnes pour les faire marcher d'étapes en étapes sur Londres. Je ne sache pas de moyen de résistance ni de protection contre ce danger, autrement que par une armée en état de tenir la campagne contre ce formidable ennemi. J'aimerais mieux assurément, en pareil cas, pouvoir disposer de troupes régulières pour protéger le pays, mais à leur défaut je me ferai fort, avec les moyens que j'ai indiqués, de veiller à sa défense.

"Il conviendrait de ramener l'état de nos magasins d'artillerie, d'armes et de munitions à ce qu'ils étaient en 1804. Vous êtes le directeur de la principale partie défensive du pays. Si vous et le grand maître de l'artillerie le voulez, je confierai confidentiellement avec vous à ce sujet. Je vous dirai tout ce que j'ai vu par mes yeux, tout ce que je pense.

"La France, qui a été maîtresse de presque toutes les capitales de l'Europe, qui a frappé des contributions dans tous les Etats et tenu sous son influence l'Allemagne, l'Italie, la Pologne, la France a été réduite à ses limites de 1792... Croit-on qu'on nous laisserait à nous autre chose que les îles composant le Royaume-Uni? Je touche à mes 77 ans, tous honnêtement passés, et j'espère que le Tout-Puissant ne permettra pas que j'assiste à cette tragédie dont je ne puis persuader à mes concitoyens de s'efforcer d'éviter le dénouement."

Croyez-moi toujours votre tout dévoué,  
"WELLINGTON."

ANGLETERRE.—Extrait du tableau présentant le revenu de la Grande-Bretagne, durant le dernier trimestre et l'année 1847, finissant le 5 janvier 1848, comparé avec pareilles périodes de 1846.

	1847 — le trimestre.	Année.
Douanes	4,111,862	18,015,298
Excise	3,246,883	11,790,746
Timbre	1,564,885	6,959,546
Taxes	1,914,783	4,334,561
Impôt foncier	462,567	5,450,901
Poste	208,000	864,000
Terres de la couronne	40,000	77,000
Recettes diverses	11,746	154,926
Amendes, &c.	30,614	216,642
Remboursement d'avances	74,048	564,046
	11,665,359	43,397,566
Année 1846—	12,120,671	50,615,020

Diminution en 1847. 1,155,313 2,217,454

La diminution de £2,217,454 de l'année 1847 sur la précédente est due à des causes que l'on peut regarder comme accidentelles. Ainsi en 1846, le trésor a reçu de la Chine une contribution de £667,644 et le remboursement des avances présente en 1847 un déficit de 566,365. Ces deux sommes réunies s'élevant à £1,234,009, le déficit de l'année 1847 ne s'élève réellement qu'à £983,445, déficit qui s'est montré dans le 4<sup>e</sup> trimestre et qu'il faut attribuer à la crise financière. En effet les classes pauvres ont éprouvé des misères de tout genre et les classes aisées ont dû s'imposer des privations par suite de pertes réelles ou de versements de fonds inattendus. Les diminutions de l'année 1847 portent principalement sur les douanes et sur l'excise; mais il faut remarquer que les droits sur les céréales ont rapporté en 1846 plus de £600,000, tandis qu'en 1847 elles ont eu exemption de droits. La diminution sur le droit de l'excise qui est de £361,272 s'explique par une diminution notable dans la consommation des bières et des spiritueux qu'on ne peut attribuer qu'à la cherté des vivres et à la misère des classes ouvrières. Mais la crise financière touche à sa fin; la continuation de la paix va ranimer le travail et l'aisance et avec eux le revenu de l'Angleterre, diminué en 1847 par suite d'un malaise général, ne tardera pas à reprendre son niveau accoutumé.

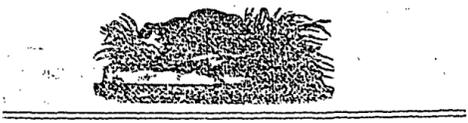
FRANCE, 29 DÉCEMBRE. — Une ordonnance du 23 de ce mois élève le vice-amiral de Malou à la dignité d'amiral.

— M. le duc de Broglie, vice-président de la chambre des pairs et ambassadeur à Londres, est arrivé à Paris.

— La duchesse de Parme a légué à l'empereur, son auguste frère, les bijoux qu'elle avait reçus de l'empereur Napoléon et qui sont évalués à 6 millions, avec la prière de les partager à son gré parmi les membres de la famille impériale.

— La position des Jésuites expulsés de Suisse, et qui se sont dirigés sur Vienne, est ainsi rapportée par la *Gazette d'Augsbourg*:

"42 Jésuites, dit cette feuille, sont arrivés à Vienne, venant de la Suisse; 25 étaient dans le plus complet dénûment; ils ont obtenu un accueil bienveillant. Le gouvernement leur a assigné pour séjour provisoire le palais de l'archiduchesse Marie-Anne, sur la Kahlenberg, près de Vienne. Ils célébreront le service divin sur le mont Léopold, dans l'église des Chartreux. L'impératrice mère leur a fait remettre 7,000 florins, pour bâtir un convent, une église et une école à Mantern. La cour leur a aussi donné un secours.



MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, 15 FEVRIER 1848.

L'autre jour, nous répondimes au *Witness*, que nous ne devions point publier dans notre journal les lettres de Kirwan; nous lui donnerons aujourd'hui les motifs de notre refus.

Nous ne pouvons pas plus imprimer les lettres de Kirwan que nous ne pouvons imprimer de mauvais livres. Pour nous catholiques qui avons une foi toute faite, et qui ne cherchons pas, comme bien d'autres, à décider par notre jugement individuel quelle est la doctrine de Jésus-Christ, ni quels sont les dogmes qu'il nous faut adopter ou rejeter, nous nous croyons aussi inconscients en propageant l'erreur, que nous serions criminels en publiant des immoralités. Car la vraie foi redoute les sophismes, tout comme la saine morale réprouve les scandales. Notre position est donc bien différente de celle des rédacteurs du *Witness*: ceux-ci pensent que la foi s'établit par l'écoulement privé, et nous, nous croyons qu'elle s'accepte par l'enseignement infallible de l'Eglise. Or l'Eglise nous a parlé, et nous avons cru pour jusqu'à la mort. A quoi bon alors nous amuser avec l'erreur? Nous avons mieux à faire: à la réfuter au besoin ou à plaindre ceux qu'elle aveugle.

Le cas serait peut-être différent, si nous avions été les agresseurs et que nous eussions faussé les avancées de nos adversaires; alors nous devrions reproduire leurs légitimes réclamations.

Mais il n'y a ici rien de semblable; car de deux choses l'une: ou bien les lettres de l'évêque Hughes, que nous publions, réfutent M. Kirwan en altérant les arguments de l'auteur, et en ce cas qu'on le dise, et nous reproduirons le texte, même en litige; ou bien le valeureux apologiste du catholicisme réfute M. Kirwan, en laissant à son antagoniste toute la portée et la virulence de son texte original, et en ce cas, les messieurs du *Witness* n'ont rien à redire. Mais il y a plus que cela, ces messieurs nous informent, dans leur numéro du 7 courant, que les lettres de l'évêque Hughes ne sont plus maintenant une controverse dirigée contre les lettres de Kirwan. En ce troisième cas, ils auraient encore moins de raisons de nous interpellier pour publier des écrits auxquels personne ici ne ferait allusion. Ces messieurs sont à même de choisir; et nous pensons que, dans tous les cas, leurs lecteurs réfléchis approuveront la sagesse de notre refus.

LE WITNESS.

LA LETTRE DU RÉV. RYERSON ET LES NOTES DE L'ÉDITEUR.

Avant d'aborder directement les matières annoncées en titre du présent article, je me plaindrai de nouveau de ce que le *Witness* se fait sans cesse le véhicule de mensonges dogmatiques et historiques contre le catholicisme; de ce qu'il fait d'inconcevables efforts pour allumer une haine et des préjugés religieux qui n'ont certes pas pour motifs ou pour résultats la gloire de Dieu, et dont les conséquences sociales pour les Canadas ne sauraient être que fâcheuses. Puisque l'on veut faire une polémique religieuse, ne conviendrait-il pas, du moins, de la conduire avec ces sentiments généreux et francs qui rendent estimables même d'ardents adversaires? Puisque l'on prétend réfuter les dogmes catholiques et éclaircir ceux qui y adhèrent, la condition essentielle d'une lutte honnête n'est-elle pas de représenter correctement ces dogmes, et de traiter les personnes avec impartialité et générosité? Rien n'est plus facile que de connaître exactement les croyances de l'Eglise catholique. Sans ramasser dans la fange des journalistes ou des écrivains mal instruits de véritables contes dogmatiques ou de calomnieuses historiettes, qui ne servent qu'à rappeler aux catholiques que le père de l'erreur est aussi le père du mensonge; pourquoi nos adversaires n'ouvrent-ils pas simplement le concile de Trente. C'est là que sont enregistrés nos dogmes; c'est là que sont posées les bases de notre morale et de notre discipline. Si nos adversaires réussissaient à renverser et à réfuter la morale et les dogmes consignés dans cet impérissable monument, ils auraient gain de cause et leur victoire serait finale. Car nous sommes aujourd'hui ce que nous étions lors de la tenue de cette savante et immortelle assemblée. L'édifice du catholicisme, bâti par l'architecte divin, ne change ni ses bases ni l'unité de son plan; il n'en est pas de lui comme de la tour de Babel que l'hérésie s'efforça d'ériger depuis trois cents ans. Combien de fois depuis Luther a-t-on changé les détails et le plan primitif de cette construction, si jamais il y en eut un! Ses architectes, parlant chacun leur langage, apportant de toutes parts des pierres qui ne s'harmonisent nullement, qui s'excluent même les unes les autres. S'il était possible de réunir en un même local les chefs de sectes qui ont surgi depuis Luther et de leur faire chanter simultanément leurs symboles, il résulterait du mélange de leurs voix discordantes une cacophonie à rompre la tête. Mais, grâce aux infatigables promesses du Sauveur, il en va bien autrement chez nous. Si les catholiques de toutes les contrées de l'univers, si les générations éteintes dans les dix-huit siècles qui nous précèdent, se réunissaient aux générations vivantes, et qu'il nous fût donné de comprendre leur chant et leur langage, nous les entendrions répéter le même symbole que nous répétons aujourd'hui. J'en viens maintenant à mon sujet, et vais parler de la lettre du Rév. Eger. Ryerson et des notes dont l'éditeur du *Witness* en a accompagné la publication.

Le Rév. Eger. Ryerson, surintendant de l'éducation dans le Canada Ouest, jugea à propos, il y a quelques mois, de confier sa demoiselle aux dames du Sacré Cœur de St. Vincent, pour la former à la connaissance de la langue française. Grand scandale chez plusieurs éditeurs de journaux du Haut-Canada, qui sonnèrent la trompette d'alarme. L'éditeur du *Witness*, ému jusqu'aux entrailles, n'eut garde de se taire en pareille circonstance, et dirigea un de ses articles contre le Rév. ministre. Ce monsieur vient d'adresser, en réponse au *Witness*, une lettre où il explique sa conduite. Il passe contre nos croyances une condamnation à laquelle nous devions nous attendre; puisqu'il se croit dans la vérité, il doit juger que nous sommes dans l'erreur. Mais, en même temps, il rend un témoignage si impartial à ce qu'il a eu occasion de connaître par lui-même comme digne d'éloge chez nous, que je ne puis m'empêcher de le féliciter de sa franchise et de sa générosité. La reconnaissance m'engage à citer textuellement quelques passages de sa lettre.

Pour se justifier contre l'inculpation d'avoir mis en danger la foi de sa demoiselle, le Rév. Eger. Ryerson dit que les religieuses lui ont promis de ne pas influencer ses croyances, et qu'il repose toute confiance dans leur promesse, parcequ'il "croit que des dames dont la foi religieuse, comme Montréal en est témoin, est adoussée du danger, et l'amour chrétien plus fort que la mort, sont incapables de violer leurs solennels engagements." — Le *Witness* n'a pu souffrir cet honorable témoignage sans lâcher de l'affaiblir, en disant que les Sœurs avaient fait du prosélytisme au près des malades des abris. — Quand même ce serait le cas, nous serions aises d'apprendre pour quelle raison divine ou humaine on pourrait leur en faire un crime. Si elles étaient coupables, ce ne serait pas pour avoir voulu consoler plus efficacement des infortunés qu'elles voyaient mourir dans l'angoisse morale et dans le plus pitoyable délaissement. Il nous semble au contraire, que, s'il est une dévotion injustifiable et même ridicule, c'est celle de la commission médicale qui incarnera les malades protestants dans un *shed*, dans le but de les soustraire forcément non seulement à l'influence, mais même au spectacle de la charité catholique. Sans doute que ce fut au nom de la liberté de conscience que la commission s'arrogea cette despotique juridiction sur les intelligences!! *Risum tenentis, amici!* Infortunés émigrés protestants, nous demandons ce que signifie pour vous le principe fondamental de la réforme, le jugement privé en matière de foi? Il nous paraît à nous que cela signifie qu'une commission médicale aura le droit de vous forcer de mourir dans tels principes religieux qu'elle jugera bons.

Le Rév. Eger. Ryerson ajoute que, dans son voyage dans l'ancien monde, il prit pour règle de ses jugements sur les hommes ce principe revêtu d'une si haute sanction: "Vous les connaîtrez à leurs fruits;" qu'en conséquence, il visita les institutions catholiques aussi bien que les protestantes; puis il rend ainsi compte de ses impressions: "J'ai trouvé dans plusieurs ordres religieux catholiques, tant d'hommes que de femmes, des exemples de renoncement et de travaux dans le soin des prisons et des hôpitaux, dans le soulagement des pauvres et des abandonnés, et dans l'éducation de la jeunesse, qui m'ont profondément affecté et humilié, et qui ont provoqué mon respect et mon admiration la plus profonde; et de plus, j'ai été témoin d'incontestables œuvres de foi et d'amour, de la part de quelques prêtres et même de dignitaires de l'Eglise romaine, tellement que je me réjouissais d'en voir pratiquer généralement de semblables parmi le clergé des églises protestantes; et que j'en ai été conduit à croire que, pour la piété et le zèle, si ce n'est pour le savoir et l'éloquence, l'Eglise de Rome avait encore ses Fénelons et ses Massillon, ses Pascals et ses Xaviers." — Le Rév. ministre parle encore de la piété des Thomas à Kempis, des Grégoire, des Lopez, des marquis du Ranly; il souscrit un témoignage rendu par M. Wesley à l'ardente piété des religieux de la Trappe, à leur profonde expérience des opérations de l'esprit de Dieu, à leur droiture, à leur paix, à leur joie dans le Saint-Esprit. — Maintenant, le lecteur est sans doute curieux de savoir comment l'éditeur du *Witness* a accueilli cet impartial langage. Eh bien, voici ce que lui fait dire sa logique de sectaire rouennais: "Le christianisme de ces hommes a existé, dit-il, non en conséquence, mais en dépit des principes de l'Eglise romaine. Ils étaient moins chrétiens à proportion qu'ils étaient plus partisans du système que nous appelons papisme, et en autant qu'ils étaient des chrétiens conséquents, ils n'étaient pas catholiques romains." Ainsi, c'est l'avis positif du *Witness* que c'est en vertu des principes protestants que nos prêtres, nos religieux et nos religieuses et tous nos laïcs pieux, font ces œuvres qui commandent le respect et l'admiration de ceux qui en sont témoins. Il faut avouer que c'est là une découverte nouvelle, et pour moi je déclare que ma logique ne peut l'admettre sans discussion.

Je pourrais me contenter de demander au *Witness* quels sont les principes de l'Eglise catholique romaine qui soient anti-chrétiens ou en dépit desquels tant d'admirables œuvres s'opèrent parmi nous. Je ferai plus; quoique j'y répugne, la provocation me force de faire constater les principes du protestantisme et ceux du catholicisme, et de donner ainsi le démenti à un adversaire qui affine sans prouver. Le protestantisme a pour maximes chéries celles-ci entre autres: "Christ est mort, voilà la pénitence du chrétien." — L'homme est sauvé par la foi seule, sans les œuvres." Or, la conséquence stricte de ces maximes, c'est qu'il y a foi à s'imposer de si durs sacrifices et à se vouer à tant d'inutiles bonnes œuvres. Aussi, dans la pratique, ces maximes ont-elles produit leurs fruits. Tout ce qu'il y avait de pénible pour la nature vicieuse, a été mis de côté par la prétendue réforme; la matière a fait taire l'esprit; le ventre et la concupiscence ont eu gain de cause. Si donc le Rév. Eger. Ryerson a vu des exemples de dévouement et de renoncement qui l'ont humilié, il est aussi évident que possible que ces résultats ne sont pas dus au protestantisme. Ce sensuel et glacial système n'a pu produire, depuis trois cents ans, une semence de charité, pas une seule. — Le catholicisme, au contraire, hautement spiritualiste, enseigne à crucifier la chair et ses convoitises, il prêche la nécessité des bonnes œuvres, les sacrifices, les dévouements, les renoncements de toute espèce à profit du prochain. Les conséquences de tels principes ne peuvent échapper à aucun esprit juste; elles se personnifient dans ces "œuvres de foi et d'amour" qui ont tant édifié M. Ryerson. Et M. Ryerson n'avait que faire de traverser les mers pour être témoin de la charité et des autres œuvres du catholicisme. Il l'aurait vu, dans nos Canadas, guidé par le même esprit, opérer les mêmes résultats pour l'éducation, la tenue des hôpitaux, les soins des infirmes, des orphelins, etc. Il l'aurait vu, l'été dernier, se lancer le premier au sein d'une épouvantable contagion, traînant plus tard à sa remorque des messieurs qui auraient trouvé plus doux de goûter chez eux les délices de la vie. — Comme je ne suis pas agresseur, je puis me permettre, je crois, d'insinuer franchement ce que je pense.

(A continuer.)

Commentaire.

LETTRES DE MGR. HUGHES.

LETTRE II.

Cher lecteur,  
13. Vous avez vu par ce que j'ai déjà dit que la foi des premiers disciples de N. S. était fondée sur ses miracles. Vous avez vu que par la volonté divine ces premiers fidèles devinrent une société distincte, et à mesure que la prédication de l'évangile en convertissait d'autres, ils étaient reçus dans la communion de cette société, qui est l'église de J. C. Elle fut fondée sur sa parole, et organisée par sa sagesse; elle fut établie dépositaire de ses institutions, le témoin de sa doctrine, et l'organe de son ministère divin dans tous les âges. De ce jour il devint facile aux ignorants comme aux savants, qui par suite de la prédication de l'évangile acquiescèrent à une croyance générale à la mission divine de Christ, de distinguer la société par laquelle devait être reçue et distribuée la plénitude de sa vérité et de sa grâce